

# Qu'a donc perdu la mère Mitchell ?

*Est-ce l'ennui ? Le concert de samedi nous laisse éteint.*

Ce samedi, au théâtre des Champs Élysées tout a été dans le ton, « in the mood ». Cérémonie bon teint, rendez-vous de fidèles, atmosphère feutrée, respectueuse : près de l'ennui si ce n'était pour le talent intact de Joni Mitchell. Le public d'abord, plutôt chic, très féminin (n'ai-je pas lu sous une plume paranoïaque qu'« on » n'avait jamais pardonné à la mère Mitchell le contenu de ses textes, parce que c'était une femme ?), un public qui sait se tenir. Nicole Croisille la mine plus renfrognée qu'un mauvais élève, était venue apprendre qu'il ne suffit pas de vocaliser pour chanter. La salle ensuite, sobre de beauté, à l'acoustique parfaite, au sièges confortables, aux couleurs apaisantes. La scène enfin, écran coiffé d'étendards aux motifs fluorescents et les musiciens, excellents, plantant l'architecture solide qui permet à la vedette blonde or, casquette bleue, ensemble beige et sandales noires, toutes les grâces vocales, toute les demi-teintes précises de ses morceaux....

Mon voisin est un fan. Persuadé que j'en suis un aussi (sinon pourquoi serai-je venu si tôt installé à la meilleure place ?) entame une conversation d'initiés réjouis de la venue de la Dame du Canyon (sa dernière visite date de 1972 avec en première partie Jackson Browne), heureux de la couverture que *Jazz Hot* (nouvelle formule) consacre à notre idole, étonnés de ce que la discographie figurant sur le programme (20 F) ne mentionne pas « *Shadows and light* », le « live » avec Pat Metheny.

Comme l'écrivait Dylan Thomas : « *Dark is a way, and light is a place* » (« l'obscur est un chemin et la lumière

un lieu). Il est 20 H 30 précises et, dans le lieu et la lumière, après quinze ans d'obscur frissonnements, « ladies and gentlemen, Joni Mitchell » !

Pas d'esbrouffe, pas de temps à perdre, la mère Mitchell et sa casquette sont sur scène avec les musiciens qui sautent dans un des titres de son nouvel album, « *Wild Things run fast* ». Son bassiste de mari, Larry Klein, qui épaula presque son instrument et en use au moins aussi bien que Pastorius, (peut-être même plus rythmique et plus harmonique ?) trépigne dans ses baskets et entraîne le beau monde dans *Coyote* qui nous ramène à l'album

*Hejira* et à *The Last Walz* de Scorsese. Piochant dans presque tous ses albums, remontant jusqu'à *Blue* (assise avec son dulciner !), à petites touches caressant ses guitares, à petits gestes les touches du piano noir, c'est malgré tout quand elle est seule qu'elle emplit le plus le volume sonore. Le public ovationne dans le calme, la dame se risque à une plaisanterie minaudante (prenant l'accent des Italiens de New York « *I'm zorry, but its ze way it iz* ») elle entracte au bout d'une heure pour en offrir une autre quinze minutes plus tard.

Fait-il chaud ? Est-ce l'ennui ?

Toute la prestation baigne dans une sorte de bien être sans curiosité, de satisfaction (de la part du public) repue. D'un côté il y a la salle, de l'autre la scène, et entre, un espace vide qui ne sera que très rarement et très fugacement comblé. La mère Mitchell très à l'aise, enverra « *I heard it through the grapevine* » de Martin Gaye près de la fin, mais il est un peu tard déjà, et cette paisible soirée de bon goût, se diluera dans le calme, chacun se félicitant de n'avoir pas raté cela et rentrant à la maison pour dormir.

Lionel ROTCAGE

## What did lose Mother Mitchell?

*(This title is a French play on word alluding to a very famous French Nursery Rhyme entitled : "C'est la Mère Michel qui a perdu son chat" -literally: "It's Mother Michel who lost her cat")*

Was it boredom? Saturday's concert leaves us dreary.

This Saturday at the Théâtre des Champs-Élysées, everything was in time, "in the mood".

A good-looking ceremony, a gathering of the faithful, a hushed, respectful atmosphere : close to boredom -if it was not for Joni Mitchell's untouched talent. The audience first of all, rather chic, mostly female (haven't I read something penned by a paranoid which stated that Mother Mitchell had never been forgiven for her texts' content, because she was a woman), a public who knows how to behave.

Nicole Croisille (*Famous French singer*), more scowled than a bad student, was obviously there to learn that it is not enough to vocalize to sing well. The theater then, beautiful in sobriety, with perfect acoustics, comfortable seats and soothing colors. Finally, the stage, a set topped with fluorescent-patterned banners, and some excellent musicians, all planting the solid architecture that permits the golden blonde star -with a blue cap, a beige ensemble and black sandals- all the vocal graces, all the precise subtleties and halftones in her compositions...

My neighbor is a fan. Convinced that I am one too (otherwise, why would I have come so soon to be installed in the best place?), starts an insiders' conversation, delighted by the Lady of the Canyon's venue (her last visit dates from 1972, when she opened for Jackson Browne), happy with the cover that *Jazz Hot Magazine* (its new formula) dedicated to our idol, surprised that the discography appearing on the Tout Program (7 €) does not mention "*Shadows & Light*", the Live with Pat Metheny.

As Dylan Thomas wrote "*Dark is a Way and Light is a Place*". It is 8:30 p.m. sharp and, in this place and this light, after 15 years of dark shivers, Ladies and Gentlemen, Joni Mitchell.

No fuss, no time to waste, Mother Mitchell and her cap are on stage with the musicians who now jump in one of the tracks from her new album "*Wild Things Run Fast*". Her husband and bassist Larry Klein (who almost shoulders his instrument and uses it at least as well as Pastorius, perhaps in an even more rhythmic and more harmonic way), stamps his feet in his sneakers and leads this beautiful company into "*Coyote*", which brings us back to the "*Hejira*" album and "*The Last Waltz*" by Scorsese. Digging through almost all of her albums, going back to "*Blue*" (seated with her Dulcimer!), with small touches caressing her guitars, with small strokes her piano's black keys, it is however when she is alone that she fills the volume the most. The audience gives a calm ovation, the lady risks a smirking joke (taking on the accent of the Italians of New York ("*I'm zorry but its ze way it iz*"), she launches an intermission after an hour, and then offers another new one fifteen minutes later.

Is it heat ? Is it boredom? The whole venue is bathed in a kind of well-being where curiosity is absent, of satiated satisfaction (on the part of the public). On one side there is the hall and seats, on the other the stage, and between an empty space which will be filled only very rarely and fleetingly. A quite relaxed Mother Mitchell then starts "*I head it through the Grapevine*" by Martin (*sic*) Gaye as a final, but it is already a little too late, and this quiet evening floundering into good taste, dilutes then in peace, everyone congratulating for not having missed this event, and going straight home to sleep.

Lionel Rotcage (*traduction : Jacques Benoit*)